

Pouvons-nous être capables de prendre Rudolf Steiner au sérieux ?

Une correction nécessaire des modifications entreprises sur mon texte, dans mon article :
Le pont sur le néant, (paru dans Die Drei 3/2018).

En plusieurs endroits de ce texte des modifications ont été entreprises¹ — sans mon accord — qui concernent le contenu central de mon texte. Une de celles-ci concerne même l'endroit le plus important du texte.

J'ai écrit les phrases suivantes :

« Mais l'expérience de ce « néant » est décisive. En effet c'est dans ce « néant » que Rudolf Steiner peut ériger ce pont entre son être propre et ces êtres humains-là qui expérimentaient cela à partir d'un ardent désir de connaissance de la réalité. Car c'est ce « néant » ainsi vécu qui lui-même devient ce pont. — Comment cela est-il possible ? »

Dans le numéro de *Die Drei*, on lit ceci (p.38 en haut) :

« Mais l'expérience de ce « néant ». Dans ce « néant » Rudolf Steiner put construire ce pont vers ces êtres humains qui avaient expérimenté cela à partir d'un ardent désir de connaissance de la réalité. Ce fut le « néant » lui-même qui devint pont. — Comment cela fut-il possible ? »

La première chose qui frappe c'est que l'événement [ou processus, *ndt*] imprimé dans *Die Drei* est devenu purement historique. Ce texte apparaît en ayant la teneur suivante : « Autrefois (en 1882) des êtres humains totalement déterminés avaient surgi (ici tout particulièrement Fr. Th. Vischer), qui avaient éprouvé un « néant », à la limite cognitive vécue par eux. Mais alors Rudolf Steiner vint et édifia un pont — à partir du « néant » et à l'intérieur de sa science spirituelle. Le pont est érigé depuis, — il n'existe plus de limite au connaître — le libre accès au « monde spirituel » est accessible à chacun et possible à tout moment ; qu'on lise donc seulement dans les volumes de l'édition complète des œuvres de Rudolf Steiner.

Dans le même sens est aussi à comprendre un autre changement qui fut entrepris sur mon texte.

J'avais écrit ce qui suit : (p.37, en haut) :

« Comment un pont peut-il être jeté de « l'esprit, se manifestant chez Rudolf Steiner indépendamment du corps », qui peut se contempler lui-même, jusqu'au penser de l'être humain de son époque et de celui d'aujourd'hui ? »

Mais il en fut imprimé ceci :

« Comment peut donc² être jeté un pont (...) ? »

Il est évident de nouveau en soi, pour celui qui a reconfiguré ces lignes, qu'il doit s'agir, dans ce que j'ai écrit, d'un processus passé et qui ne peut avoir aujourd'hui qu'un intérêt historique. Mais pour moi, il s'agit de quelque chose de tout autre :

Je m'efforçai de montrer qu'au « premier commencement » de l'anthroposophie, l'essence de celle-ci est tout aussi contenue et présente qu'est présente dans le germe d'une plante, celle qu'elle sera parfaitement développée plus tard. Que le processus d'expérience d'une limite, à laquelle se heurte à des « bosses », celui qui est en train de lutter pour connaître, est toujours et encore resté comme à l'époque, au temps de Vischer : pour préciser l'expérience que le penser ordinaire qui s'est développé au monde physique-sensible doit toujours ensuite éprouver un « néant », lorsqu'il se heurte aux limites de ce monde. Mais que désormais, depuis l'apparition de Rudolf Steiner, les limites cognitives se trouvent elles-mêmes dans son œuvre et que notre tâche consiste en premier

¹ Des huit endroits où ces « corrections » ont été entreprises deux concernent la première des deux citations de Rudolf Steiner de la page 34. À la huitième ligne le mot « une (*eine*) » a été remplacé par « aucune (*keine*) » et dans la dernière ligne : l'éditeur a utilisé « au lieu de « doit (*soll*) », « veut (*will*) ».

² Le « donc » fut ajouté et ceci, quoique que celui qui modifia le texte de ces lignes, me l'expliquât en disant avoir voulu raccourcir le texte. Le « donc » affaiblit la déclaration.

lieu à remarquer cela. Car c'est seulement si nous remarquons cela, pour devenir actifs à cette limite du connaître, que ces textes peuvent déployer cette dimension occulte-là qui leur est propre. Sinon, ils ne restent que des « livres de cuisine ».³



Les modifications entreprises dans les phrases citées au début, vont il est vrai plus loin encore. Dans les phrases imprimées dans *Die Drei*, on affirme en effet :

1. que Steiner se serait lui-même retrouvé dans un «néant» (« dans ce « néant » Rudolf Steiner put ériger le pont vers ses êtres humains-là.... ») — le pont reliant les deux rives dont part Rudolf Steiner, est présenté comme un « néant », et que
2. ce « néant », dans lequel se serait retrouvé Rudolf Steiner, fût un « quelque chose » présenté (« ce fut ce « néant » lui-même qui devint le pont »).

Si un être humain, qui ne connût rien de Rudolf Steiner, lisait de telles phrases : ne dût-il point se détourner avec épouvante de tant de fantaisie et d'impossibilité pensable ? N'est-il pas affirmé ici pourtant que Rudolf Steiner **en partant d'un « néant »** eût érigé un pont de sorte qu'il s'y serait donc retrouvé dedans comme nous-mêmes. D'un « néant », il est vrai, qui n'est pas appréhendé par une expérience intérieure de l'âme, laquelle put être éprouvée par Vischer — et le peut comme pour nous — aux limites cognitives (douloureuses) et qui n'est absolument pas de nature sensible, au contraire d'un « néant » qui est un « quelque chose ».

Dans le texte rédigé par moi il s'agit par contre des « premières » pierres de construction » de l'anthroposophie, à savoir le pont qui nous relie à Rudolf Steiner. Il s'agit du « pont » éprouvable purement spirituellement par l'âme, qu'ensuite Rudolf Steiner, peut sans cesse ériger entre son être et ces êtres humains qui expérimentaient « cela » (le « néant », comme l'être de Rudolf Steiner) « à partir d'un profond et ardent désir de connaissance de la réalité ».

Le mystère qui se trouve à l'origine de ce pont, qui est entré dans le monde comme « anthroposophie » — le mystère de l'être de Rudolf Steiner — n'est pas accessible à la conscience ordinaire. Ne peut le connaître d'expérience que celui qui, s'y enflammant d'un grand désir cognitif, comme premier pas du surmontement de son soi, devient de plus en plus conscient des limites cognitives éprouvées à la lecture des textes de Rudolf Steiner : ce « néant »-là, dans lequel déjà Faust de Goethe espérait déjà « trouver l'Univers »⁴.

Irene Diet

Die Drei 4/2018, PP.91-92.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Réponse (de la rédaction de *Die Drei*, ndt)

Madame Diet a reçu son article constitué huit jours avant la mise sous presse, associé à l'indication que j'avais entrepris « une paire de petites simplifications ou selon le cas de changements » ainsi que d'autres modifications, formelles de manière prépondérante, dont je recensais quelques-unes mais pas toutes. Mon message électronique s'achevait par la prière : « Donc, examinez successivement, en détail et à fond, la formulation constituée, pour des souhaits, demandes ou réclamations etc., il y a encore assez de temps ». Que Madame Diet se sente trompée, parce qu'elle eût mal compris mon énumération comme une liste complète de toutes les modifications et pour cette raison se dispensa d'une lecture précise, je le regrette sincèrement.

Quant à savoir si les modifications critiquées par Madame Diet sont à présent d'un grand poids ou pas, se quereller là-dessus c'est d'une part oiseux, car elle en est en effet l'auteure. D'autre part, je suis fermement convaincu que sa déclaration centrale décrite et répétée ci-dessus appert très

³ Voir Diet, Irene, *Rudolf Steiner — un rédacteur de livres de cuisine?* Dans www.ignisverlag.com, artikel.

⁴ Goethe, *Faust La tragédie* seconde partie, 1832 1^{er} acte, Galerie obscure, Faust à Méphistophélès. [Bien que la plupart des traducteurs traduisent « All » par « Tout », il désigne ici plutôt « l'Univers », à l'époque de Goethe, ndt]

nettement de la totalité du contexte. Du reste elle écrit elle-même, en outre, [juste après le sous titre : « *Limite cognitive— anthroposophie* » de la version française, *ndt*] (page 38, de *Die Drei* 3/18) : « Aux expériences cognitives limites de certains penseurs du 19^{ème} siècle, Rudolf Steiner fut donc en mesure de jeter ce pont qui ... » Pourquoi la forme passée est-elle ici correcte, si ma modification correspondante sur cette même page représente soi-disant une altération ?

En ce qui concerne la modification de la page 37, à la phrase interrogative est mise en avant une citation, dans laquelle Rudolf Steiner regarde rétrospectivement sa situation à cette époque — normalement à la forme passée et conformément à cela introduite par : « Sa propre manière d'être, il [Steiner] l'a décrite une fois comme ceci... [remarquez ici l'emploi du passé composé en français qui pour une fois s'avère très utile ici, pour nous, puisqu'il implique bien l'existence d'une relation entre le fait passé dont l'effet continue dans le présent, or c'est justement là-dessus qu'insiste Madame Diet à bon droit, car pour elle ce pont existe et est encore accessible présentement parce que réalisé une fois dans le passé par Steiner, pourvu que le lecteur de Steiner s'y efforce lui-même. *ndt*] ». Je trouvai plutôt irritant qu'éclairant le saut suivant au présent dans l'original, par surcroît il continue aussitôt là-dessus de nouveau au passé simple : « [F. Th.] Vischer décrivit... : De fait tout dans la version rédigée ce qui est *arrivé* dans le passé, et aussi conséquemment dans la forme *passée*, dont l'*importance* pour notre temps, ne s'est cependant en aucun cas perdue. On doit seulement considérer comme non-isolés les endroits contestés.

Ainsi se trouve à la page 39 [au bas de la page 4 de la version française, *ndt*] : « Ceci est la cause originelle que le pont vers le penser de Rudolf Steiner ne peut être ensuite emprunté, si on laisse de côté pour cela l'élément non-compris de ses textes, tout d'abord sur certaines phrases isolées en l'éprouvant en soi de manière parfaitement éveillée. » Déjà la passage relais de renfort à la page 33 [dans le texte sous le titre dans la version française, *ndt*] explique qu'il va s'agir dans ce qui suit de : « ...comment le pont peut être construit entre la conscience ordinaire et la conscience supérieure qui a prit corps chez Rudolf Steiner. » Et en conclusion, à la page 40, la relation entre passé et présent appert particulièrement claire : [à la toute fin de la version française, *ndt*] : « Une telle expérience cognitive qui est en situation de percevoir l'impuissance du connaître lui-même, permet [!] [le point d'exclamation est rajouté ici par Claudius Weise, *ndt*], à Rudolf Steiner, aux frontières de la conscience ordinaire, de rendre éprouvables les premiers germes de cette conscience qui a la capacité de mener au monde spirituel incarné en elle. »

Que le simple changement de « Oui, c'est dans ce « néant », que Rudolf Steiner... » en : « Dans ce « néant » Rudolf Steiner put... » ou selon le cas de celui de : « C'est ce « néant » ainsi éprouvé, qui devient lui-même le pont... », en « C'était le « néant » lui-même qui devint le pont » est censé renfermé soi-disant l'implication que Steiner s'est trouvé dans un « néant » représenté comme un « quelque chose », etc., je ressens cela comme un exemple, par contre, de la manière dont à partir d'une mouche sémantique on fait un éléphant de conception du monde.

De quel esprit mes interventions furent motivées, Madame Diet eût pu s'en ouvrir à ces modifications-là qu'elle critique dans ses remarques. Celui qui compare la citation de la page 34 [celle qui commence par « Vischer » dans le bas de la page 1 de la version française, *ndt*] avec la source, constatera que j'ai ici corrigé silencieusement deux erreurs. L'ajout du « donc » [voir la note de 2 de la récrimination de madame Diet à la page 1, ci-dessus, *ndt*] ne signifie effectivement aucune coupure ce que du reste je n'ai pas affirmé non plus. Elle signifie d'autant moins, bien entendu, un affaiblissement, mais sert beaucoup plus au contraire — comme le latin *ergo* — l'insistance d'une suite de pensée. Or ce fut justement cela mon intention.

Mon travail comme rédacteur est imprégné de l'effort d'aider à l'amélioration des textes et de n'entreprendre des simplifications qui si la substance spirituelle reste bien conservée. Qu'à cette occasion aussi des fautes et des erreurs d'interprétation s'y glissent, j'en suis conscient. Mais dans quelle mesure, cela fut le cas ici, je laisse à nos lecteurs le soin d'en juger.

Claudius Weise

Die Drei 4/2018, pp.92-93.

(Traduction Daniel Kmiecik)

(Le traducteur remercie chaleureusement Madame Irene Diet et Monsieur Claudius Weise pour la relecture et les modifications utiles, apportées dans la traduction de leur texte respectif, à la précision et à la clarté du texte français.)